

çais que dans les bois. Quoiqu'on n'eût porté de Québec que les vivres nécessaires aux personnes de l'habitation, on secourut pourtant ces sauvages autant qu'on le pût ; et pas un de ceux qui se présentèrent ainsi ne mourut de faim. Mais d'autres se portèrent à des cruautés inouïes : parmi ceux de Tadoussac, plusieurs tuèrent et mangèrent d'autres sauvages ; et M. du Plessis-Bochart annonça à Québec, dans le mois de juillet, qu'il y en avait encore quelques-uns qui se tenaient cachés dans les bois, n'osant pas paraître devant les autres, parce qu'ils avaient surpris, massacré et mangé leurs compagnons. Enfin, vers Gaspé, des sauvages avaient même tué et mangé un jeune garçon, que des Basques leur avaient laissé pour apprendre leur langue.

## II.

## Nécessité d'amener les sauvages à la vie sédentaire .

Touchés du malheur de ces barbares, que leur vie découverte et errante exposait ainsi aux dernières horreurs, les PP. Jésuites résolurent d'engager une famille sauvage à se fixer près de l'habitation des Trois-Rivières, et de l'aider à cultiver la terre, dans l'espérance que d'autres prendraient goût à la culture des champs, et que, peu à peu, on pourrait les rendre sédentaires. “ Ce serait un grand bien, écrivait sur ce sujet le P. “ Le Jeune, et pour leurs corps et pour leurs âmes, et aussi pour le trafic “ de ces messieurs, si ces nations étaient stables et si elles se rendaient “ dociles à notre direction. S'ils sont sédentaires et s'ils cultivent la “ terre, ils ne mourront pas de faim, comme il leur arrive souvent “ dans leurs courses ; et les castors se multiplieront beaucoup. Car “ il y a danger qu'enfin ils n'en exterminent tout à fait l'espèce, en “ ces pays, comme il est arrivé aux Hurons, qui n'ont pas un seul castor, “ et vont chercher ailleurs les pelleteries qu'ils apportent à la traite. “ S'ils sont sédentaires, on pourra les instruire aisément ; et tant qu'ils “ seront errants, on ne doit pas en espérer grand'chose. Vous les instrui- “ rez aujourd'hui : demain, la faim vous enlèvera vos auditeurs, les “ contraignant d'aller chercher leur vie dans les bois et dans les fleu- “ ves. L'an passé, je faisais le catéchisme à nombre d'enfants : les vais- “ seaux partis, mes oiseaux s'envolèrent, qui d'un côté, qui de l'autre. “ Cette année, que je parle un peu mieux leur langue, je pensais les “ revoir ; mais, s'étant cabanés de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, “ j'ai été frustré dans mon attente. Pour pouvoir les suivre, il faudrait “ autant de Religieux qu'ils sont de cabanes, encore n'en viendrait-on “ pas à bout : car ils sont tellement occupés à chercher leur vie dans “ les bois, qu'ils n'ont pas, pour ainsi dire, le loisir de se sauver. De “ plus, je ne crois pas que, de cent Religieux, il y en ait dix qui puissent “ résister aux travaux qu'il faudrait endurer à leur suite. Je voulus “ demeurer avec eux, l'automne dernier : je n'y fus pas huit jours, qu'une